

matriques très complexes. Le progrès n'est pas alors dans la vérité, mais dans la formule... Dans les termes où Euclide a posé sa géométrie, elle reste irréformable, et c'est en s'appuyant sur cette base immuable que Descartes et Leibniz ont fait faire aux mathématiques de si admirables progrès; preuve évidente que le caractère définitif d'un enseignement n'est pas un obstacle au progrès. L'histoire, qui est certes une science variable, perfectible, a subi depuis quatre-vingts ans de mystérieuses transformations. Mais qu'est-ce qui a changé? Les méthodes et les instruments d'investigation, les procédés de vérification et de critique; ce n'est pas la vérité historique. Je veux bien qu'il soit assez rare de posséder cette vérité avec certitude; mais, quand on la possède, c'est pour toujours¹. » (M^r d'HULST, *Conf.*, 1891, note 37.)

A cette question : Si le progrès des idées morales peut se concilier avec la doctrine d'une loi morale immuable et absolue, M. Paul Janet répond : « Cette apparente difficulté est levée par une distinction bien simple, celle de la vérité en elle-même et de la connaissance que nous en avons. La géométrie atteint certainement des vérités immuables et absolues, et cependant la science géométrique est progressive. Chacune des vérités dont se compose la vérité géométrique se développe successivement à nos yeux; des principes nous tirons les conséquences, et chaque conséquence nouvelle est une acquisition, un progrès. Ainsi, de théorème en théorème, la science se développe sans que la vérité subisse le moindre changement. Il en est de même de toutes les sciences, même des sciences expérimentales. La physique et la chimie n'ont pas pour objet de ces vérités que l'on appelle, en logique, absolues, c'est-à-dire nécessaires et évidentes *à priori*; mais ces vérités n'en sont pas moins immuables. Elles sont toujours les mêmes depuis l'origine des choses, quoique nous n'apprenions à les connaître que peu à peu... Pourquoi n'en serait-il pas de même en morale?... En elles-mêmes, ces vérités et ces lois (morales) sont absolues, immuables, universelles; mais elles ne nous apparaissent pas d'abord tout entières, ni toujours avec leurs vrais caractères²... Le progrès moral n'a donc rien d'incompatible avec l'immutabilité intrinsèque des vérités morales. On peut dire, au contraire, que, sans la théorie d'une morale absolue résidant au fond de notre conscience, c'est le progrès qui est inexplicable; car le changement n'est pas le progrès. S'il n'y a pas quelque chose d'essentiellement bon et vrai, on ne voit pas comment tel état social vaudrait mieux que tel autre, pourquoi le respect de la vie humaine vaudrait mieux que la cruauté sauvage, pourquoi l'égalité humaine vaudrait mieux que l'esclavage... » (*Morale.*)

¹ « On s'étonne de voir des esprits cultivés et exigeants se payer de mots aussi vagues que ceux d'évolution et de progrès. Le mouvement, qui transforme toutes les choses humaines, est un fait dont on peut étudier les lois, ce n'est pas un but. On ne marche pas pour marcher, mais pour arriver. Dire à l'homme qu'il est en ce monde pour promouvoir le perfectionnement de la race, pour contribuer dans une proportion infinitésimale à ce qui doit être la condition de ses semblables cent ans après lui, c'est assigner à ses efforts une fin qui n'en est pas une et qui ne saurait l'intéresser au point d'obtenir de lui le moindre sacrifice. Bien plus logique, en même temps que plus consolante, est la doctrine qui assigne à chaque vie humaine une destinée précise, personnelle et définitive. Si les individus sont fidèles à remplir, en passant, cette tâche qui retentit pour chacun d'eux dans l'éternité, la condition de l'espèce humaine ne peut manquer de s'améliorer ici-bas. Le progrès, dans la mesure où il est possible, — et l'on aurait bien tort de le croire indéfini, — apparaît alors à sa vraie place comme une conséquence, et il importe peu qu'il soit incertain, puisque la vraie fin ne l'est pas. » (M^r d'HULST, *Conf.*, 1891, note 37.)

² En soi, la justice est absolue, bien que les applications puissent varier suivant le degré moral et social des peuples et des individus.

MÉTAPHYSIQUE

PRÉLIMINAIRES

Définition de la métaphysique. — La métaphysique, appelée par Aristote *philosophie première*, est la science de l'être en tant qu'être, de l'être considéré en soi, indépendamment des êtres concrets dans lesquels il s'individualise; c'est dire qu'elle a pour objet l'essence même des choses, qu'elle les étudie dans leur concept le plus abstrait et le plus élevé, en tant qu'elles sont et non en tant qu'elles ont telles qualités et agissent de telle manière.

On la définit encore : *Science des premiers principes et des premières causes*, par opposition aux autres sciences qui étudient surtout les principes *dérivés* et les causes *secondes*.

Origine du mot. — Suivant Littré, c'est une « locution tirée de ce qu'Aristote, venant à son traité de *métaphysique*, qui est placé après les traités de physique, le commence par ces mots : *meta ta physica*, après les choses naturelles »; d'autres auteurs traduisent *meta* par au-dessus, ce qui explique le sens de suprasensible donné au mot métaphysique. La transition du premier au second sens est d'ailleurs assez naturelle.

Légitimité de la métaphysique. — Plusieurs doctrines, entre autres, l'*empirisme* de Locke et le *sensualisme* de Condillac, le *criticisme* de Kant¹, le *positivisme* de Comte, de Littré, l'*agnosticisme* de Spencer, Stuart Mill, Bain contestent la légitimité de la métaphysique.

La métaphysique possède tous les caractères essentiels à une science : elle a un objet propre, qui est l'être considéré en soi, et une méthode : elle s'appuie sur des axiomes ou sur des propositions liées nécessairement par l'expérience et le raisonnement. La connaissance philosophique ne se borne pas aux phénomènes, ni même aux lois des phénomènes; elle cherche à dégager les causes.

Sans la métaphysique, la science et la philosophie sont incomplètes. « Kant,

¹ On appelle *criticisme* la philosophie de Kant, renfermée dans ses *trois critiques* : de la *Raison pure*, de la *Raison pratique* et du *Jugement* ou du *Goût*. L'objet de cette philosophie, qui aboutit à l'idéalisme, est de chercher la nature et les limites de nos facultés de connaître. On y rattache le *néocriticisme* de M. Renouvier.

qui appelle la métaphysique « l'arène des disputes sans fin¹ », ne la nie pas définitivement, mais il la subordonne à la morale; Aug. Comte se fait métaphysicien pour fonder la religion de l'humanité; H. Spencer, pour affirmer l'existence de l'inconnaissable : ceux donc qui raillent ou qui nient la métaphysique font encore de la métaphysique, et dire que l'homme est un animal raisonnable, c'est dire que l'homme est un animal métaphysicien. » (BERTRAND, *Lexique de philosophie.*)

Son importance. — Toute science étant basée sur des principes premiers et toute existence réclamant une cause première, la métaphysique est mêlée à toute la philosophie et à toute la science². En psychologie, elle étudie l'origine des idées, les principes premiers, la liberté et la spiritualité de l'âme, le problème de la matière et de la vie; en logique, le fondement de la certitude; en morale, le souverain bien; en théodicée, Dieu et ses attributs, le problème du mal.

Méthode. — Au lieu de partir, comme on l'a fait longtemps, d'un certain nombre de notions *à priori* sur l'être en général, ses modes, ses propriétés, la substance, l'essence, etc., et d'en appliquer les conséquences aux trois réalités accessibles à la pensée humaine, la matière, l'âme et Dieu, la métaphysique asseoit aujourd'hui la solution des grands problèmes qu'elle se pose sur l'analyse et la critique des faits et des facultés, c'est-à-dire qu'elle commence par l'étude de l'âme, qui fait partie de notre être propre, pour parvenir ensuite à la connaissance du monde physique et de Dieu, n'affirmant qu'avec réserve et se résignant à attendre parfois longtemps la découverte des vérités entrevues.

Méthode expérimentale et méthode métaphysique. — Ce sont deux applications d'une même faculté de connaître, qu'on ne peut ni confondre ni séparer.

On ne peut expérimenter sans métaphysique, c'est-à-dire sans principes rationnels; on ne peut faire de la métaphysique sans expérience, c'est-à-dire sans sortir de l'abstraction et sans s'appuyer sur des faits.

Pour expérimenter, il faut distinguer le *réel* de l'*apparent*, ce qui suppose l'idée rationnelle de *réalité*, identique au fond à celle de *substance*. Pour expérimenter, il faut employer l'*induction*, qui ne peut s'appuyer que sur l'idée métaphysique de l'*ordre* de la nature, idée qui repose sur celle de *cause*.

Pour expérimenter, il faut *classer* les faits, les mettre dans leur ordre naturel, les *interpréter*, ce qui ne peut se faire sans certains *principes*, sans certaines *idées directrices*. Claude Bernard reconnaît la nécessité de telles idées; c'est à lui que nous en empruntons le nom.

¹ Kant répète à maintes reprises qu'il ne fait pas la guerre à la *métaphysique*, mais à la *fausse métaphysique*. « Il serait aussi absurde, dit-il, de vouloir renoncer à la métaphysique, parce qu'il y a de mauvais métaphysiciens, que de s'interdire de respirer, parce que l'air qu'on respire n'a pas toujours la pureté désirable. »

² « La métaphysique n'est pas faite pour vivre à des hauteurs isolées et presque inaccessibles, tandis que les méthodes expérimentales, d'un accès plus facile, obtiendraient seules l'adhésion générale. Tout au contraire, la philosophie rationnelle veut créer dans le grand public un état d'esprit favorable à ses doctrines, et cela par un enseignement qui soit à la portée des intelligences qui ont reçu une instruction moyenne. » (A. GARDAIR, *la Philosophie morale et la Réforme sociale.*)

D'autre part, quelle métaphysique espère-t-on créer sans l'appui des *faits expérimentaux*? Ce sera évidemment une métaphysique idéale, creuse et abstraite; la métaphysique du panthéisme. Mais la vraie métaphysique spiritualiste, celle qui n'est que l'expression précise du bon sens, doit évidemment s'appuyer sur les faits.

Ainsi la science expérimentale et la métaphysique doivent nécessairement s'appuyer l'une sur l'autre, ou plutôt elles doivent s'appuyer sur une base commune, les faits primitifs, qui sont les premiers résultats de l'expérience, et au sein desquels sont cachés les premiers principes. Kant, dans sa critique de la raison pure, a dit, au milieu de beaucoup d'erreurs, une parole très vraie : *Les intuitions expérimentales séparées des concepts de la raison sont aveugles; les concepts rationnels séparés des données expérimentales sont vides.*

Nous n'admettons donc pas cette séparation radicale entre la science expérimentale et la métaphysique; nous admettons que, de même qu'elles ont un objet commun : les causes et les substances, elles ont aussi des principes communs : le principe de contradiction, le principe de raison suffisante, le principe de substance, etc.

... Ces deux formes de notre connaissance, nécessairement unies à leur origine, sont cependant distinctes dans leur méthode et divergentes dans leur marche. La science expérimentale cherche avant tout les faits, et se sert des principes pour les classer et les interpréter. La métaphysique s'occupe principalement des principes qu'elle cherche à étudier, et se sert des faits pour vérifier et appliquer les principes. (DE BROGLIE, *le Positivisme et la Science expérimentale*, Introduction VI.) — On peut lire aussi, sur ce sujet, M^{re} d'Hulst, Conférences sur la valeur scientifique de la philosophie scolastique, dans ses *Mélanges philosophiques*.

Division. — Un cours complet de métaphysique comprend : l'étude du problème de la *certitude*; l'*ontologie*, qui est proprement la science de l'être en tant qu'être; la *cosmologie* ou philosophie de la matière, philosophie des sciences physiques et naturelles, qui traite de l'essence des corps, de l'origine du monde, de sa substance ou cause matérielle, de son plan ou cause formelle, de sa raison d'être ou de sa cause efficiente (créatrice) et de sa cause finale; l'*anthropologie* ou science de l'être raisonnable, comprenant la *psychologie rationnelle*, qui traite de l'union de l'âme et du corps et de la personne humaine : origine, destinée, immortalité, liberté; enfin, la *théologie naturelle* ou théodicée, science rationnelle de Dieu.

TABLEAU ANALYTIQUE

PRÉLIMINAIRES	<p>Définition. — Le mot <i>métaphysique</i> signifie ce qui est après la <i>physique</i> ou au-dessus.</p> <p>On la définit : la science de l'être en tant qu'être ; La science des premiers principes et des premières causes.</p> <p>Légitimité de la métaphysique. — L'<i>empirisme</i>, le <i>sensualisme</i>, le <i>positivisme</i>, le <i>criticisme</i>, refusent à la métaphysique le caractère scientifique. C'est là une grave erreur : la métaphysique a un objet propre : le suprasensible ; elle a une méthode à la fois expérimentale et rationnelle, qui prouve avec certitude.</p>
	<p>Sans la métaphysique, la science et la philosophie sont incomplètes, et ceux-là même qui en nient la légitimité sont obligés d'y avoir recours.</p> <p>Elle sert de base et de couronnement à toutes les sciences : En <i>psychologie</i>, par exemple, elle étudie l'origine des idées, les principes premiers, la liberté, etc. ;</p>
	<p>Son importance.</p> <p>En <i>logique</i>, le fondement de la certitude ; En <i>morale</i>, le bien en soi et le souverain bien ; En <i>théodicée</i>, Dieu et ses attributs, le problème du mal ; Dans les <i>sciences naturelles</i>, le problème de la matière, de la forme, du mouvement, de la vie ; Dans les <i>mathématiques</i>, les axiomes, l'espace, le temps, la mesure, la quantité, etc.</p>
	<p>Méthode. — Longtemps la métaphysique a été toute <i>déductive</i> : elle partait de principes <i>a priori</i> sur l'être, ses modes, ses propriétés, et en tirait, par le raisonnement, des conséquences rigoureuses. Elle construisait ainsi des systèmes abstraits et souvent vides.</p> <p>— Aujourd'hui elle emploie la méthode <i>expérimentale</i> ou <i>inductive</i> ; elle part de la connaissance des faits de l'âme et monte à la connaissance du monde et de Dieu.</p>
	<p>Division.</p> <p>La métaphysique comprend : 1° Le problème de la <i>certitude</i> ou la <i>critériologie</i> ; 2° L'<i>ontologie</i> : science de l'être en tant qu'être ; 3° La <i>cosmologie</i> : science de la matière et du monde ; c'est la philosophie de la physique et de l'histoire naturelle ; 4° L'<i>anthropologie</i> : science de l'homme en tant qu'être raisonnable ; — l'<i>anthropologie</i> comprend la <i>psychologie rationnelle</i>, qui traite de l'union de l'âme et du corps, de la personnalité ; 5° La <i>théodicée</i> ou <i>théologie naturelle</i> : science rationnelle de Dieu.</p>

1^{re} LEÇON

VALEUR OBJECTIVE DE LA CONNAISSANCE

On a vu, dans la première leçon de Logique, une analyse des différents états de l'esprit relativement au vrai et au faux. On ne fera ici que compléter ces notions.

Dans la philosophie ancienne, le problème de la valeur de la connaissance humaine se posait surtout au point de vue de la *certitude* et du *doute*, et donnait naissance au *dogmatisme*, au *scepticisme*, au *probabilisme*. Chez les modernes, le problème se pose autrement. Ils se demandent si la connaissance, en la supposant certaine, est *absolue*, c'est-à-dire représente les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, ou *relative*, c'est-à-dire représente les choses seulement comme elles apparaissent à l'esprit ; si la connaissance n'a qu'un caractère *subjectif* et si la valeur *objective* que nous lui attribuons n'est autre chose que nos idées ou nos états intellectuels transformés en choses. De là, la théorie de la *relativité de la connaissance* ou *relativisme* et l'*idéisme*.

I. — DOGMATISME

Le *dogmatisme* affirme que la vérité existe et que nous pouvons la connaître ; il consiste à avoir foi dans nos facultés intellectuelles, à croire à la réalité objective de nos connaissances, à être convaincu que nos facultés nous découvrent la vérité sur nous, sur le monde et sur Dieu, quand nous nous en servons bien, que nous en suivons les lois et n'en dépassons pas la portée. C'est moins un système que la consécration philosophique du bon sens.

Il y a un *dogmatisme vrai*, qui repose sur les divers critères de la vérité, et un *dogmatisme faux*, qui n'en emploie qu'un à l'exclusion des autres (voir *Logique*, 1^{re} leçon, p. 359). Il faut ranger dans le faux dogmatisme le *fidéisme* de Pascal, de Huet, qui donne la foi pour unique base à la certitude ; le *traditionalisme* de Lamennais, de Bautain, qui la fait reposer seulement sur le témoignage universel des peuples ; le *sentimentalisme* de Pascal, Rousseau, Jacobi, qui la fait provenir d'un instinct, d'un sentiment, d'une propension naturelle ; enfin, le *mysticisme*, qui prétend trouver la vérité en faisant cesser toute activité intellectuelle pour s'abîmer dans la contemplation de Dieu et entrer en extase.

La certitude et la vérité s'obtiennent par l'emploi simultané et non exclusif de nos moyens de connaître, dans la mesure que le